

Henri BOYER, Georges FOURNIER,
Philippe GARDY,
Philippe MARTEL, René MERLE, François PIC

le texte Occitan

de la
période néo-révolutionnaire

1788

1800

DIALOGO

Entrè le Pero SERMET, &
Mestri GUILLAUME,
Payfan del Bilargé de ***

PERO SERMET.

Q U'èst açh qu'as non paus Guillaume ?
En ton carredullibulit.

MESTRI GUILLAUME.

E may ne feun, tostis, tantis que feun, aben le
cor mèst. Y a qualques jours qu'an emborçat
a nuntz paus Curs un petit libret, tant combaturs
qu'apalut la parpa del locus Pallous. Cist libret
que la "figli", an nés plus de malapropos. Hous
abim dit que s'abillò la le foyeant, ara nous tal
plus savant par. Floris, G. Lafolp, tout comen

1789
REVOLUTION
FRANCAISE
1989
BICENTENAIRE

Section Française de l'Association Internationale d'Études Occitanes

SOMMAIRE

	Pages
Avant-propos	9
 I. INVENTAIRE	
Essai d'inventaire des textes en occitan de la période révolutionnaire (1788-1800), par François PIC	
Présentation	15
Bibliographie	32
Plan de l'inventaire et de ses index	40
Inventaire	
– Notices descriptives	42
– Index des auteurs et titres, index géographique, index des villes d'impression et des imprimeurs, index des lieux de conservation, index chronologique	162
– Dossier photographique	175
 II. APPROCHES	
Les textes occitans de la période révolutionnaire : un peu de géographie, par Philippe MARTEL	219
Le texte occitan et francoprovençal du grand Sud-Est (Provence, Bas-Languedoc oriental, Avignon et Comtat, Comté de Nice, Dauphiné, Forez, Lyonnais, Savoie, Suisse romande), par René MERLE	247
La production toulousaine, par Georges FOURNIER	367
Autour de Pierre Bernadau : le silence bordelais ou la traduction impossible, par Philippe GARDY	425

III. LECTURES

Le "patois" efficace ? Une approche sociopragmatique des mises en texte de la Révolution en langue minorée, par Henri BOYER	443
Les modèles d'écriture : ruptures et continuités, par Philippe GARDY	473
Table des cartes	517

Dans tous les textes de l'ouvrage, y compris dans les notes, les annexes et les légendes d'illustrations, les chiffres gras entre crochets renvoient à la numérotation de l'inventaire.

En 1877, l'érudit toulousain Jean-Baptiste Noulet terminait son *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France au XVIII^e siècle* par un chapitre intitulé : "Pièces en vers et en prose à l'occasion de la Révolution française". Et il notait, en guise d'avertissement à ses lecteurs : "Qu'espérer, sous le rapport du goût, de pamphlets passionnés adressés aux masses, à des populations qui ne les auraient même pas compris s'ils eussent été écrits dans la langue nationale ? Aussi, à de rares exceptions près, n'aurons-nous à enregistrer que de faibles pages, dont certaines, n'était leur rareté, mériteraient à peine les honneurs d'une mention". Aux quelques quatre-vingt-dix titres alors enregistrés par Noulet, un siècle de recherches souvent désordonnées a permis d'ajouter un nombre non négligeable d'autres références : celles-ci, brochures ou feuilles volantes, généralement conservées à très peu d'exemplaires lorsqu'elles ont été imprimées, constituent ce que l'on peut appeler le *Texte occitan de la période révolutionnaire*.

Écrites totalement ou partiellement dans une forme plus ou moins aisément localisable de la langue d'oc, ou occitan, ces pièces, de Marseille à Bordeaux, de Toulouse à Clermont-Ferrand, en passant par Montpellier, Montauban ou Albi, dessinent avec le recul du temps un espace complexe : un espace linguistique, certes, mais fragmenté à l'infini par la différence des lieux et des situations, et la multiplicité des contextes et des temps. Pourtant un fait demeure, têtue : entre 1788 et 1800, pendant cette période de luttes politiques et sociales intenses que l'on nomme désormais *Révolution française*, la construction de la *nation* recommencée s'est trouvée confrontée à une diversité linguistique qui posait d'importants problèmes pratiques et théoriques. L'occitanophonie massive d'une partie majoritaire de la population dans le "Midi", comme l'usage, en d'autres portions du territoire national, de parlars ou d'idiomes plus ou moins éloignés du français proprement dit, constituaient une réalité avec laquelle il fallait compter. Et la vie quotidienne, la circulation des idées nationales, ou encore la conceptualisation politique de la France nouvelle, ne pouvaient pas ne pas

rencontrer l'obstacle des "langues", jusqu'à en faire, au bout du compte, une véritable *question*, explicitée ou seulement implicite à proportion des circonstances².

Le *Texte occitan de la période révolutionnaire*, au juste, ne représente que la partie émergée d'un iceberg dont la reconstitution patiente ne fait que commencer : langue peu écrite par rapport au français, l'occitan, à la fin du XVIII^e siècle, apparaît d'abord comme une mosaïque de parlers, dont l'écriture, depuis longtemps déjà, n'a plus qu'une fonction de divertissement, à l'usage de certains lettrés, ou bien de truchement, quand il s'agit de procurer à tels ou tels intermédiaires culturels, prêtres par exemple, des modèles d'intervention auprès des couches paysannes. Mais cette émergence même constitue un signe, un ensemble de signes, qui, parce qu'ils renvoient à la globalité du processus révolutionnaire, méritent d'être pris en considération approfondie. Que sont ces textes, à la fois comme objets imprimés et comme messages politiques ? Comment expliquer leur apparition ou leur disparition, à l'aune des événements et des lieux ? S'agit-il de phénomènes marginaux, ou bien de véritables symptômes, par l'intermédiaire desquels tout un pan d'histoire peut être interrogé et relu ? Autant de questions auxquelles on ne pouvait tenter de répondre qu'en s'efforçant de mettre un peu d'ordre dans l'apparent désordre des faits et des témoignages.

On a donc cherché dans cet ouvrage à combiner une démarche descriptive et une approche plus globale, qui voudrait, plutôt que de les isoler au titre de curiosités ou de "preuves", replacer les textes dans leur contexte de production et de réception. Il serait en effet trompeur de poser l'existence d'un ensemble cohérent, qui constituerait au bout du compte *le* texte occitan de la période révolutionnaire, dans sa diversité intérieure. L'"occitanité" des pièces qui composent *ce* texte n'est qu'une commodité de classement, renvoyée à l'identification d'une langue théorique, bien réelle assurément, mais sans aucune légitimité spécifique dans la société qui l'utilise et, jusqu'à un certain point déjà, l'abandonne au profit du français. Pour cette raison, il fallait, précisément, classer, sans préjugé ni parti pris interprétatif : *l'inventaire bibliographique*, plus que jamais, était nécessaire, afin de situer les objets de l'analyse, à la fois comme matériau imprimé (voire manuscrit) et comme circulation sociale dans l'espace révolutionnaire.

Quoique indicatives, les contraintes dessinées par l'inventaire, puis rapportées à l'histoire même du processus révolutionnaire, devaient être remodelées en fonction de cette histoire et de ses fractionnements. Une telle orientation impliquait deux ordres de rigueurs, que les collaborateurs de l'ouvrage se sont efforcés de concilier : d'un côté, par des *approches* complémentaires, il convenait de cerner la spécificité – ou la non-spécificité – de la variable linguistique prise initialement comme critère majeur. La variable "occitan" a-t-elle un sens dans l'ensemble "français" du temps ? Autrement dit, peut-on déceler une fonction particulière à l'occitan, dans le

discours révolutionnaire, qui le différencierait du breton ou de telle ou telle forme dialectale du français (qu'elle puisse ou non à son tour être identifiée comme langue) : picard, poitevin, etc. Une approche d'ensemble, essentiellement quantitative, et s'appuyant sur les études ou inventaires disponibles, permet de faire apparaître des nuances et des distinctions que des approches plus "régionales" aident à fixer et à interpréter au plus près. Significative à cet égard paraît bien être la série de rapprochements opérés entre la situation provençale et ses "marges", qu'elles soient linguistiquement occitanophones (Languedoc oriental, Comté de Nice...) ou non occitanophones (Dauphiné francoprovençal, Lyonnais, Savoie ou même Suisse romande). Dans un tel contexte, en effet, la désignation sociale et culturelle du *dialecte* et son identification linguistique peuvent ou non coïncider selon les moments et les opportunités. Texte *dialectal*, ou texte *provençal* ? L'approche comparative, à l'extérieur des zones linguistiques prises en compte par l'inventaire, est riche de suggestions et de prolongements...

De la même façon, la variété contrastée des situations proprement occitanophones permet des évaluations plus fines, qu'une lecture trop globale des textes interdirait : les stratégies toulousaines par exemple, divergent assez fortement de l'éparpillement provençal, qui lui-même donne sens, en ressemblances et en différences, à l'isolat montpelliérain, etc. Tandis que la situation bordelaise, apparemment atypique et sans pertinence, aide à poser la question centrale, mais toujours largement évitée, sinon esquivée, de l'*égalité des idiomes* à l'intérieur du processus révolutionnaire.

En dernière instance, l'analyse comparative, interne autant qu'externe, pouvait tenter de déboucher, prudemment, sur des essais d'évaluation plus généraux, rapportés au critère linguistique qui avait présidé à l'élaboration de l'inventaire initial. Mais il ne pouvait s'agir alors que de *lectures*, destinées à récupérer des interprétations annexes ou des interrogations plus latérales. Il aurait été artificiel et même dangereux de faire de la production en occitan de la période révolutionnaire un ensemble à part, qui n'obéirait qu'aux logiques de l'événement. Cette production, en effet, ne peut pas être séparée de tous les textes en occitan qui l'on précédée localement ou régionalement : elle en constitue souvent le prolongement, plus ou moins affirmé, ce qui lui a fait endosser fréquemment d'autres logiques que celles du combat argumentatif immédiat. Et ce combat même, par ricochet, s'est souvent nourri d'une matière puisée à l'histoire sociolinguistique de l'occitan et, plus encore peut-être, aux diverses sédimentations mentales déposées par la diglossie franco-occitane. Un tel "retour au *patois*" n'a pas pour fonction, on l'aura compris, de figer la réflexion historique, mais au contraire de l'enrichir de questions un peu inhabituelles, quoique centrales à leur manière. A cet égard, le *Texte occitan de la période révolutionnaire* voudrait être lu comme une sorte de construction mobile, faite de cercles

tour à tour concentriques et intersectés. Ni l'inventaire, ni les analyses qu'il peut susciter, ne sont à considérer comme clos : il convient plutôt d'y voir le regroupement nécessaire mais provisoire de données dépendantes, destinées à être régulièrement enrichies et reconstruites, à la lumière de recherches nouvelles. On peut penser que c'est à ce prix que les unanimités célébratives – avec leur inévitable cortège d'antagonismes rigoureusement parallèles – perdront de leur assurance rhétorique pour prendre avec la Révolution française des distances qui ne seraient pas seulement "francocentristes"...

NOTES

1. *L'invention du Midi. Représentations du Sud pendant la période révolutionnaire*, Aix-en-Provence, Edisud, 1987.
2. *La question linguistique au Sud au moment de la Révolution*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 1985.